

## **Du même auteur chez le même éditeur**

### **Biographies**

ET NOUS AVONS VU SA GLOIRE – Vie de Jésus-Christ

LE FILS DU FACTEUR DE RIESE – Saint Pie X

LE MAQUISARD DE DIEU – Le Père Coudrin sous la  
Terreur

LA FILLE DU CORDIER DE BARFLEUR – Sainte Marie  
Madeleine Postel

LE MENDIANT DE GRENADE – Saint Jean de Dieu

FLEUR DES MARAIS – Sainte Maria Goretti

L'APÔTRE DES GAULES – Saint Martin

L'APÔTRE DES LÉPREUX – Le Père Damien de Veuster

LE REBELLE OBÉISSANT – Le Père François Pfanner,  
trappiste et missionnaire

LE HÉRAUT DE DIEU – Saint Antoine de Padoue

LE MITRON DE VIENNE – Saint Clément Hofbauer

UN FLAMAND DANS LE SILLAGE DE DIEU – Saint Jean  
Berchmans

LE VAINQUEUR DU GRAPPIN – Saint Curé d'Ars

L'APÔTRE DES JEUNES – Saint Jean Bosco

LE PÈRE DES PAUVRES – Saint Vincent de Paul

LE FILS DU REMOULEUR – Saint Julien Eymard

LA FLAMME QUI CHANTE – Les martyrs de l'Ouganda

## **Ouvrages d'histoire ecclésiastique**

L'ALLIANCE DU SINAÏ – L'Ancien Testament raconté aux jeunes

HISTOIRE DES MISSIONS (3 vol. vendus ensemble) – 1. Amérique et Océanie, 2. Asie, 3. Afrique.

HISTOIRE DU ROYAUME DE DIEU À L'ÉPOQUE DES PREMIERS CHRÉTIENS – Histoire de l'Église depuis sa fondation jusqu'au début du Moyen Âge

LE CIEL EST PLUS FORT QUE NOUS – La merveilleuse histoire des apparitions de Fatima

## **Sacrements**

À LA TABLE DU SEIGNEUR – L'eucharistie

LES LÈVRES SCELLÉES – La confession

JE TE FAIS CHEVALIER – La confirmation

## **Doctrine et morale**

LE CHANDELIER D'OR – Le *credo* expliqué aux jeunes

LES TABLES DE MOÏSE – Les commandements du décalogue expliqués aux jeunes

G. HUNERMANN

LE HÉRAUT DE DIEU

Saint Antoine de Padoue

## *Un coeur dans la tempête*

Les cloches de la cathédrale de Lisbonne lancent dans les airs leur joyeux carillon, annonçant à la ville et à la mer l'Assomption de la Bienheureuse Vierge Marie. Une longue procession se déroule sur la Grand-Place de la cité. Derrière les bannières de soie qui flottent au vent, s'avancent, sur des brancards garnis de roses, les statues des saints: pontifes à la crosse d'argent; ermites en robe de bure; vierges portant la palme et la couronne de la victoire; saint Vincent, le diacre de Saragosse, tenant entre ses mains le grill rougi au feu; puis, entourée de cierges et de flambeaux, l'image de Notre-Dame vers qui se tourne toute la splendeur de la fête; et enfin, au milieu du nuage parfumé de l'encens, le Très Saint-Sacrement, porté par l'évêque sous un dais étincelant.

En vérité, le ciel s'était ouvert. Dieu et ses anges passaient sur le tapis de fleurs, devant les maisons et les balcons magnifiquement parés et bénissaient la foule agenouillée le long du cortège. Le clergé en ornements de soie, les religieux en robes blanches et noires, les chevaliers de la Croix avec leurs somptueux manteaux, les étudiants en robes noires, les enfants de choeur aux soutanelles blanches et rouges faisaient aux habitants du ciel et au divin Sauveur une escorte digne de cette grande fête. Derrière le Saint-Sacrement venaient les alcades, la noblesse de la ville, les officiers en grand uniforme, l'épée à poignée d'argent au côté.

*Regina caeli laetare, alleluia*, chantaient avec allégresse les petits clercs de la cathédrale, au son des cloches et des trompettes.

*Regina caeli laetare, alleluia*, répétait avec ferveur le jeune chevalier Martin de Bullones, en levant les yeux vers son palais richement paré, pour y chercher la fenêtre derrière laquelle Teresa, sa chère épouse, allait pour la première fois devenir mère. »Donnez-moi un fils, Senhora santissima! Un fils, l'héritier de mon nom. »

La procession se dirigea jusqu'au Tage, où les pavillons hissés en haut des mâts des voiliers saluaient le Sauveur et sa glorieuse Mère.

La protection du ciel était, en effet, des plus nécessaires en ces jours brûlants de l'été 1195. Sans doute l'épée des chrétiens avait, cinquante ans auparavant, délivré Lisbonne de la domination des

infidèles. Sur la tour de la cathédrale l'appel à la prière, lancé par le muezzin, s'était tu et le croissant avait cédé la place à la croix. Cependant le puissant Almohade, Jakoub Almanssour, avait de nouveau pénétré, avec une immense armée, au coeur de la péninsule ibérique et, quelques semaines auparavant, il avait anéanti les troupes du roi de Castille, Alfonso VIII, à Alarcos. Seule, la forteresse de Tolède avait pu arrêter sa marche en avant.

En vérité, on avait bien besoin du secours de Dieu et de l'intercession de la Bienheureuse Vierge.

Après la bénédiction solennelle à la cathédrale, le chevalier de Bullones se hâta de rentrer dans sa maison. Mais ce fut seulement à la tombée de la nuit, lorsque les étoiles s'allumèrent dans le ciel, que l'héritier souhaité poussa son premier cri. Avec amour le gentilhomme se pencha sur le lit de son épouse et baisa son front d'une blancheur marmoréenne. Puis il prit son fils, le déposa sur son épée nue et dit: » À toi, mon fils, je confie l'honneur et la gloire des Bullones. Rends leur nom grand devant Dieu et devant le monde entier; porte sans tache cette épée, lorsqu'elle s'échappera de mes mains. »

Une semaine plus tard, le nouveau-né était baptisé, à la cathédrale, par son oncle le chanoine de Bullones et recevait le prénom de Fernando.

L'enfant grandit. Ses yeux clairs buvaient avec avidité la lumière du monde. Que de belles choses à voir dans la maison paternelle! Il y avait la salle d'armes avec ses épées et ses lances, ses cottes de mailles et ses collections d'armes; il y avait l'écurie avec de magnifiques chevaux, le jardin plein de fleurs multicolores et de fruits dorés, le chenil avec les chiens de chasse qui sautaient de joie lorsque l'enfant arrivait et leur donnait à manger; il y avait les grandes volières avec des aigles et des faucons.

Son père et Manuel, le vieux maître d'armes, l'instruisirent dans tous les arts de la chevalerie. À l'âge de six ans, l'enfant chevauchait déjà son poney, ses petits poings enfoncés dans la crinière, et longeait le Tage jusqu'à la mer; il se précipitait dans les flots, en poussant des cris de joie. Avec un sabre à sa taille il s'escrimait contre la large épée de Manuel et ne se possédait plus, lorsqu'il réussissait à lui porter un coup de pointe ou de taille.

Le soir, il s'asseyait aux pieds du chevalier et écoutait, les yeux

brillants, la merveilleuse histoire du Cid, le plus sublime de tous les héros. Ou bien il venait trouver le maître d'armes dans sa chambre et se faisait raconter les exploits de Digenis Acritis.

« Son père était un fils du désert et sa mère une princesse espagnole », racontait le vieillard. « Il était né dans un château; mais, un jour, il s'enfuit, attiré par la lointaine aventure. Dans une profonde forêt, il tomba sur une bande de brigands et demanda à leur capitaine de le prendre avec lui. Mais celui-ci répondit: « Il te faut d'abord prouver que tu es digne de prendre place parmi nous. Pendant quinze jours, il te faudra veiller et jeûner; ensuite, si tu peux venir à bout d'un lion, tu seras des nôtres. »

« Et il s'est tiré de cette épreuve? » demanda avec fièvre le garçonnet.

« Mais oui, il s'en est tiré », assura Manuel. « Avec sa courte épée il tua le lion. Plus tard, il entra au service d'un grand empereur et combattit ses ennemis. Souvent, à lui tout seul, il en tua plus d'une centaine. »

« Plus d'une centaine, à lui tout seul? »

« Oui, et ce n'était encore rien. Parce que le lointain l'appelait, il quitta la cour à la recherche de nouvelles aventures. Il tua des bandes d'ours et de lions, et même des dragons qui crachaient le feu par leur triple gueule. Finalement, il arriva dans un pays merveilleux, rempli de fleurs et de parfums, d'oiseaux multicolores et de rivières aux ondes argentines. Mais tout ce qui est beau se fane rapidement. Et il mourut, âgé seulement de trente-trois ans. »

« À l'âge de Notre-Seigneur. »

« Oui, au même âge. Dieu fait mourir jeune celui qu'il aime. »

« Est-ce que Dieu ne t'aime pas, Manuel? »

« Oh! il m'a sans doute un peu oublié. Ou bien il me fait vivre aussi longtemps pour que je puisse te raconter mes vieilles histoires. »

Ces récits étranges accompagnaient Fernando dans ses rêves. La nuit, il se mettait parfois à crier et, quand sa mère lui demandait la cause de son effroi, il parlait, en balbutiant, d'ours, de lions et de dragons crachant du feu, qu'il avait combattus.

« Quand je serai grand, je tuerai des lions, comme Acritis », faisait l'enfant avec orgueil.

« Oui, le lion qui rôde dans les ténèbres, cherchant quelqu'un à

dévoré », répondit la mère.

« Et puis aussi des dragons. Il y a bien des dragons, maman? »

« Il n'y en a qu'un. La Sainte Vierge lui a écrasé la tête. » « Mais le Cid et Acritis sont bien les plus grands héros qui aient jamais vécu? »

« Le plus grand héros, c'est Jésus-Christ; car nul n'est plus grand que Celui qui donne sa vie pour ses amis. »

Deux mondes luttèrent pour conquérir l'âme sensible du jeune garçon: le monde dont parlait sa mère, quand elle faisait l'éloge de l'amour et du sacrifice, et le monde de Manuel avec ses mille aventures. Il était parfois troublé par la différence entre ces deux mondes. Quel était le plus grand, la haine ou l'amour, donner des coups ou en recevoir, la croix ou le glaive?

« Je n'aime guère que le vieux Manuel raconte à notre fils tant d'histoires fabuleuses », disait la senhora Teresa à son mari. « Son âme en pourrait souffrir. »

« Mon fils doit devenir un guerrier, et non pas un moine », répliquait le chevalier. « C'est pourquoi j'aime bien que le vieillard lui raconte des aventures. »

« Manuel n'est pas un bon chrétien. Dans sa jeunesse, il priait le prophète. C'est encore un demi-infidèle. »

« Oui, mais c'est le meilleur maître d'armes de Lisbonne. »

« Fernando va déjà sur ses dix ans et il ne sait pas encore écrire une seule lettre. »

« En revanche, il dessine très convenablement avec son épée. Mais tu as raison. J'en ai parlé à mon frère Fernando, le chanoine. Nous enverrons notre fils à l'école de la cathédrale. »

C'est ainsi que le jeune de Builones dut s'asseoir sur les bancs pour se familiariser avec les sciences. Quelle existence misérable! Comme il faisait bien meilleur monter à cheval, faire de l'escrime et nager! Quelquefois il s'échappait de l'école et, n'osant pas rentrer à la maison, il musait à travers la ville. Que de choses à voir! Quelle vie mouvementée et variée!

Quelle cohue et quelle agitation, dans les rues étroites et tortueuses! Des marchands poussaient devant eux à grands cris et à coups de bâtons leurs mulets récalcitrants. Des femmes revenaient du port avec leurs corbeilles de poissons sur la tête, des marchands de melons portaient leur marchandise en équilibre à l'aide d'une

palanche. Des Orientaux aux habits bariolés offraient leurs tapis. Des mendiants et des aveugles, accroupis au bord de la rue, tout déguenillés, demandaient l'aumône. Bien que Fernando éprouvât à leur égard un sentiment de répulsion, il jetait une pièce de monnaie dans leurs mains décharnées.

Mais le spectacle le plus beau était au port. Fernando contemplait avec ravissement les grands voiliers et enviait du fond du coeur les matelots qui partaient pour une nouvelle et lointaine traversée. Quelles splendeurs les attendaient par-delà les mers! Manuel racontait qu'il y avait des pays dont les rues étaient pavées avec de l'or et dont les habitants portaient des vêtements garnis de pierres précieuses. Peut-être y avait-il aussi, dans ces contrées lointaines, des bêtes féroces qu'il valait la peine de combattre, tandis qu'à Lisbonne on ne pouvait rencontrer que des chiens et des chats.

Il enviait même les porte-faix qui passaient sur des planches étroites, haletant sous le poids des sacs et des caisses, parce qu'ils pouvaient voir l'intérieur des magnifiques bateaux.

« Peut-être que, sur un de ces voiliers, ils ont besoin d'un marmiton », se disait l'enfant. Un jour, il rassembla tout son courage et demanda à un capitaine s'il voulait l'emmener.

« Reviens dans quatre ou cinq ans, alors nous verrons », répondit le marin en riant.

Hélas! il était absolument impossible de s'embarquer. Du reste, il aurait brisé le coeur de sa mère. Non, il ne voulait lui faire aucun chagrin. Néanmoins, au-dedans de lui, brûlait le désir des aventures et des exploits, des voyages lointains, des mystères et des prodiges.

Il aimait à se promener dans le bazar et à regarder les jongleurs enturbannés qui faisaient danser des serpents au son de la flûte. Un saltimbanque montrait un singe qui, prétendait-il, était un juif enchanté pour avoir tué un chrétien.

Au coin d'une rue, un vieillard à longue barbe blanche racontait aux curieux, pour quelques piécettes, des contes magnifiques, où il était question de tapis volants et de rochers qui s'ouvraient mystérieusement et renfermaient des trésors incalculables. Ah! comme tout cela était mille fois plus beau que l'alphabet à l'école! Certainement il serait sévèrement puni pour avoir manqué la classe; il recevrait des coups de férule; mais il les supporterait en serrant les dents. Personne ne devrait remarquer que les coups lui



faisaient mal.

Parfois cependant, il faisait aussi très bon à l'école, lorsque par exemple, le vieux don Miguel parlait des héros, de la foi, des ermites qui habitaient avec les loups et les chacals dans le désert, des martyrs qui se moquaient de leurs bourreaux. Après la leçon, l'enfant se rendait quelquefois à la cathédrale et s'arrêtait devant l'autel de Saint-Vincent qui avait été martyrisé sur un gril, comme saint Laurent à Rome; alors il s'écriait en serrant les poings:

« Je veux devenir un saint, comme toi ».

« Quel est le plus grand, l'aventurier ou le martyr? » demanda-t-il à sa mère, à la maison.

« Le martyr », répondit M<sup>me</sup> Teresa. « Les martyrs sont les héros de Dieu. » Certainement sa mère avait raison. Un héros de Dieu était plus qu'un capitaine de brigands ou qu'un aventurier au service de rois terrestres.

La lampe du tabernacle attirait l'enfant; mais les lumières de ce monde l'appelaient aussi, et sans cesse Fernando fuyait l'école pour voir le Monde. Au bout d'une heure ou deux, il revenait et acceptait avec indifférence la correction méritée.

Un jour qu'il avait erré longtemps à travers la ville, les coups, chose curieuse, lui furent épargnés.

« Rentre immédiatement à la maison », dit don Miguel en regardant tristement le petit vagabond. « Ta mère est gravement malade. On t'a envoyé chercher. »

« Maman! » s'écria l'enfant, en mettant la main sur son coeur, qui se mit à battre à grands coups.

À la maison, son père le conduisit au chevet de la malade.

« Tu as une petite soeur, mon garçon », lui dit-il. « Mais peut-être Dieu va-t-il nous prendre ta mère. »

Avec épouvante Fernando regardait le visage, d'une pâleur de cire, de la malade qui ouvrit les yeux avec lassitude et lui tendit la main. En pleurant il se jeta à genoux devant elle.

« Je m'en vais chez le bon Dieu, mon pauvre enfant », dit-elle d'une voix à peine perceptible. « Reste bien sage. Aime Notre-Seigneur et la bonne Vierge Marie. »

Avec ses dernières forces elle fit un signe de croix sur le front de Fernando, puis elle retomba sur l'oreiller.

« Que Dieu lui donne le repos éternel! » murmura le moine qui

était à son chevet.

L'enfant fut pris de vertige; lorsqu'il put se relever, il saisit en chancelant la main de son père.

Trois jours plus tard, il accompagnait sa mère au cimetière. Il lui semblait que le jour avait perdu toute sa beauté et toute sa lumière.

Il pouvait à peine regarder Maria, sa petite soeur, parce que sa mère était morte pour elle.

« Comme tu es insensé! » disait le vieux Manuel en hochant la tête, lorsqu'il voyait son aversion pour le nouveau-né. » Maria est une pauvre enfant, car elle ne verra jamais les yeux de sa mère. C'est pourquoi tu devrais l'aimer deux fois plus. »

« Jamais les yeux de sa mère » balbutia le garçon tout ému. » Oui, elle est vraiment à plaindre et je veux l'aimer désormais. »

Dès ce moment, Fernando devint le gardien le plus fidèle de sa petite soeur. Il guida ses premiers pas et il cueillait pour elle les plus beaux fruits et les plus belles fleurs.

La mort de sa mère l'avait rendu plus grave. À l'école, il fit dorénavant consciencieusement son devoir, car son père lui avait expliqué que l'obéissance était la plus belle vertu du chevalier. Il apprit rapidement ses lettres et, en grandissant, il s'initia aux sept arts libéraux, qui occupèrent à fond son esprit toujours en éveil.

Les splendeurs divines se manifestaient aussi à lui de plus en plus. Avec un profond repentir il faisait au prêtre l'aveu de ses fautes. Ce fut avec une grande ferveur qu'il reçut pour la première fois le Pain du ciel.

Fernando était dans sa quinzième année. Il était devenu un magnifique jeune homme, plein de santé et de force, versé dans tous les arts de la chevalerie. Le courage étincelait dans ses yeux sombres et un sang généreux coulait dans ses veines.

Toutefois les tempêtes de la jeunesse ne furent pas épargnées à ce noble coeur. Malgré tous ses efforts, de graves tentations attiraient ses sens en éveil. C'est en ces années-là qu'il découvrit l'autre Lisbonne, qui était demeurée cachée à son coeur d'enfant innocent. Il remarqua le vice qui s'étalait partout dans les rues et sur les places, les filles qui vendaient la fleur de leur jeunesse pour de l'argent, les femmes perdues qui hantaient le quartier du port. Fernando était écoeuré devant une telle boue. Mais il y avait aussi d'autres tentations, douces et aimables comme la lumière du soleil.

Plus d'une jeune beauté regardait avec complaisance le jeune chevalier. Le printemps, à Lisbonne, était l'occasion de fêtes dans les jardins et les palais de la noblesse;aux accents ensorceleurs des guitares et des flûtes, sous les amandiers et les orangers, bien des promesses, bien des paroles ardentes étaient chuchotées, que Fernando écoutait en riant et auxquelles il répondait avec candeur.

Le vin troublait les sens. On se cajolait et on s'embrassait.

Ce qui avait commencé comme un jeu devenait un désir ardent. Souvent le jeune homme prenait peur devant la tempête soulevée dans son coeur;sa conscience le mettait en garde et d'autres voix aussi l'avertissaient.

« Ne va pas te perdre auprès de ces jolis minois », disait le vieux Manuel, tout songeur. Ses maîtres blâmaient son manque d'ardeur et d'attention à l'école. Mais Fernando riait de ces paroles bien intentionnées;le vin et le jeu étouffaient la voix de son propre coeur.

Il s'était épris d'une jeune fille de la noblesse, peut-être précisément parce que la belle se montrait plus réservée avec lui que toutes les autres. Il se consumait d'amour pour elle et en rêvait le jour et la nuit;il la vénérât comme une sainte et, lorsqu'il était près d'elle, devenait gauche et embarrassé. Il se trompait dans les figures des rondes qu'il dansait avec elle. Il rougissait de son embarras, si bien que son »élue »parfois prenait un air moqueur et riait aux éclats. Lorsqu'il était seul avec elle sous les charmilles des jardins, il ne trouvait pas un mot à dire et balbutiait des niaiseries. Jamais auparavant il n'avait été aussi peu sûr et aussi mécontent de lui-même.

Son ami Orlando, qui connaissait son tourment, lui recommanda de pousser un peu sa chance.

« N'y a-t-il pas des philtres d'amour, mon cher, lui dit-il en riant. »Tu trouveras à Lisbonne assez de femmes qui s'entendent à leur préparation. »Et il lui indiqua les rues où l'on pouvait les trouver;mais Fernando ne put se décider à recourir à de pareils moyens.

Un jour, brusquement, son roman prit fin. Il découvrit, en effet, que celle qu'il vénérât comme une sainte s'était laissée entraîner avec un de ses amis dans une aventure scandaleuse. Celle dont il admirait la pureté et l'innocence s'était montrée indigne de son amour. Cette constatation l'ébranla tellement qu'il rompit

résolument avec elle. En même temps, ses yeux s'ouvrirent et il se rendit compte de l'état de son âme. Il était en train de se perdre; il allait devenir le jouet de la passion.

En cette soirée, qui avait vu se briser l'idéal de son coeur, il marcha longtemps à travers les rues de Lisbonne plongées dans l'obscurité. Finalement il arriva au bord du Tage, ôta ses vêtements et se plongea dans les flots, comme pour laver son corps des souillures de son âme.

Quand sonna *l'Angelus* du matin, il entra dans la cathédrale Notre-Dame, s'agenouilla sur les marches de marbre devant le maître-autel, et fit lentement et solennellement le signe de la croix. Désormais la croix du Sauveur se dresserait entre le monde et lui. Au milieu de la tempête qui bouillonnait dans son sang et faisait danser de tous côtés son coeur comme une barque en détresse, la croix serait le rocher sauveur auquel il se cramponnerait des deux mains.

Le jeune homme se résolut à renoncer complètement au monde et à retrouver dans un cloître la tranquillité du coeur. Son père s'opposa avec violence à son projet, car il avait d'autres vues sur son fils unique. Mais Fernando imposa sa volonté et frappa un jour à la porte du couvent de Saint-Vincent, aux portes de la ville, et demanda son admission dans l'ordre des Chanoines réguliers de Saint Augustin.

On l'accueillit à bras ouverts. Il poursuivit donc ses études dans le calme d'une cellule monacale, décidé à consacrer dorénavant sa vie à Dieu seul.

## *La Croix et le croissant*

Fernando avait franchi résolument le pas qui le faisait sortir du monde bruyant de la capitale, pour entrer dans le silence d'une cellule monastique; mais il avait emporté avec lui son coeur. Son sang ardent battait aussi tumultueusement qu'auparavant dans ses veines et ce qu'il avait abandonné faisait entendre son appel séducteur à une jeune novice par des milliers de voix secrètes.

« Jette-toi totalement dans l'amour de Dieu » lui conseilla le prieur, don Gonzales Mendez, personnage d'une sainteté éprouvée, lorsque Fernando lui fit connaître ses déchirements intérieurs. Il lui donna les oeuvres du grand mystique, Hugues de Saint-Victor, et souvent, bien tard dans la nuit, le novice demeurait penché sur les livres du chanoine de Saint-Augustin, dont la ferveur pénétrait jusqu'au plus profond de son âme.

Un monde nouveau et merveilleux s'ouvrit devant lui, le monde de l'amour divin, amour dévorant et enflammé, dans lequel il fallait se plonger comme dans un brasier.

Fernando reconnut que seul peut maîtriser l'ardeur de son sang celui qui se laisse entièrement englober dans l'abîme brûlant du divin Coeur. Le coeur de celui qui jette un regard en arrière sur le monde qu'il a quitté devient malade et misérable; mais celui qui se précipite tout entier dans le feu divin se trouve transformé jusqu'au plus profond de lui-même.

En même temps, grandit dans l'âme du novice un amour admirable pour Notre-Dame, que sa mère lui avait appris à vénérer dès sa plus tendre enfance.

« O douce Dame », répétait-il souvent devant son image, dans la chapelle du couvent, « Vous consolez et secourez tous ceux qui vous prient. Venez aussi à mon aide, domptez mon coeur, obtenez-moi la grâce de vous servir tous les jours de ma vie! »

Lorsque son coeur menaçait de sombrer dans la flamme des passions, elle lui obtenait le calme et la paix. Un seul *Ave* suffisait pour étouffer la révolte des sens. Sans cesse croissait en lui le désir de faire, en l'honneur de Marie, quelque chose de grand, d'extraordinaire, comme le chevalier qui, en l'honneur de sa dame,

se jette sans réfléchir dans le combat et le péril. Mais que pouvait-il bien faire, lui, le pauvre novice, le plus jeune du couvent de Saint-Vincent?

Un petit livre fut pour lui une précieuse révélation. Il avait pour titre: » Le jongleur de Notre-Dame. » Il était écrit en français et le jeune Portugais eut assez de mal à le déchiffrer.

Il y était question d'un baladin qui, las de l'agitation du monde, était entré, comme frère-lai, au monastère de Clairvaux. Il était désolé de ne pas pouvoir, à cause de son ignorance de la lecture et du latin, participer au service du choeur; il n'avait même pas pu retenir *l'Ave Maria*. Dans la crypte solitaire de la chapelle, il se prosterna plein de tristesse devant l'image de la Bienheureuse Vierge et la supplia de l'éclairer.

Alors il entendit sa douce voix: » Si tu ne sais rien d'autre, tu as du moins appris à sauter et à danser. Eh bien! fais-le en mon honneur. »

Le baladin se releva merveilleusement consolé; dès cet instant, il dansa chaque jour devant l'image de Marie. Ainsi celui qui avait cru ne rien pouvoir faire pour la gloire de la Madone, devint le danseur de Notre-Dame. Et lorsque, épuisé par ses sauts, il tombait sur le sol, la Vierge se penchait vers lui, le relevait et essuyait avec son voile la sueur de son front. Quelques années plus tard, elle accueillit son jongleur dans la béatitude éternelle.

Quand Fernando eut achevé le livre, son coeur était rempli d'une douce consolation. Marie lui montrerait, comme au pauvre baladin, la manière de l'honorer, et Fernando était décidé à tout faire pour préparer son esprit et son coeur à son service.

Il se plongea avec empressement dans ses livres, étudia avec zèle les *Sentences* de Pierre Lombard et, au cours de nombreuses heures de pieuse méditation, il pénétra dans l'amour du Christ et de sa sainte Mère.

Si seulement le monde n'avait pas sans cesse regardé vers sa fenêtre! Le calme de sa cellule était fréquemment rompu par les visites de ses parents et de ses amis. On lui rapportait les tout derniers potins, on dépeignait sous des couleurs brillantes les fêtes dans les jardins de la noblesse, on lui racontait les aventures amoureuses et les exploits assez risqués des jeunes chevaliers. Oui, le monde enchanteur qu'il avait quitté l'attirait encore, et il lui fallait

beaucoup de peine pour retrouver, après de telles conversations, la paix du coeur. Sans son père, il eût demandé son transfert dans un couvent plus éloigné.

Toutes sortes de nouvelles menaçantes arrivaient jusqu'au cloître de Saint-Vincent. En France, l'hérésie des Albigeois et des Vaudois causait de grands ravages. Ils prétendaient vouloir rétablir le vrai christianisme avec la pauvreté de Jésus et de ses apôtres. Pieds nus, en costume de pénitents, ils parcouraient le pays, annonçant l'approche du jour de la colère divine et invitaient à la pénitence et à la conversion. Mais ils s'écartaient de plus en plus de la vraie doctrine du Christ et ils finirent ouvertement dans l'hérésie. Ils appelaient les ecclésiastiques « fils du diable », niaient l'existence du purgatoire, condamnaient le mariage, rejetaient le culte des Saints et même la dévotion à la Sainte Vierge.

Bien des gens, dans leur désir d'un christianisme purifié de toutes les souillures du monde, ajoutaient foi à ces prédicateurs en cilice. Mais la nouvelle doctrine s'égarait de plus en plus. On en vint à de sauvages excès. Prêtres et religieuses furent maltraités, des églises furent complètement rasées et le Saint-Sacrement, foulé aux pieds. Le pape Innocent III leva une croisade contre ces hérétiques, qui dévastaient la florissante Église de France et finalement menaçaient aussi l'État dans son existence. Mais les croisés commirent eux-mêmes des cruautés inouïes. Au sang des coupables se mêla celui des innocents.

« Comment une hérésie peut-elle être détruite par le feu et le glaive? » se demandait Fernando, ému jusqu'au plus profond de lui-même par de telles nouvelles. « Ce n'est pas la hache du bourreau, mais le sang des martyrs qui en triomphera. »

« Nous allons prier pour que Dieu suscite un Saint capable de sauver la France », répondit le prieur, à qui le novice exprimait ses pensées.

Entre-temps, un nouveau et menaçant danger grandissait dans la péninsule ibérique. Les musulmans avaient repris l'épée contre les chrétiens. Tout le nord de l'Afrique était en mouvement. Un demi-million de combattants débarqua sur le sol d'Espagne, pour remettre sous l'étendard du prophète le pays tout entier jusqu'aux Pyrénées. Les rêves les plus fantastiques circulaient. Les Arabes voulaient aussi faire la conquête de l'Italie et mettre le croissant à la place de

la Croix sur la basilique de Saint-Pierre.

Le danger créa l'union entre les monarques espagnols, auxquels se joignit le roi du Portugal. Des croisés venus de France, de Bourgogne et d'Autriche apportèrent leur concours. Le chevalier de Bullones aussi prit la croix. Un jour d'été de l'an 1212 il arriva au couvent de Saint-Vincent pour dire adieu à son fils.

« J'avais espéré te voir un jour à mes côtés, lorsqu'il s'agirait de tirer l'épée », dit-il avec une expression de tristesse. « Mais mon espérance ne s'est pas réalisée. »

« Je vais demander au prieur s'il me permet de troquer l'habit de religieux contre l'armure », répondit avec flamme le jeune homme. Il avait alors dix-sept ans. Mais son supérieur lui ordonna de rester au couvent.

« Dieu a besoin non seulement de guerriers, mais aussi de fidèles qui prient », lui dit-il. « Celui qui a revêtu l'habit pacifique des enfants de Dieu ne doit pas porter l'épée. »

Après un douloureux adieu à son père, qui le serra encore une fois dans ses bras, des jours pénibles et pleins de tourments suivirent pour le novice. Plus d'une fois il prit la résolution d'échanger la pax du cloître pour le fracas des batailles et de suivre son père à Tolède, où l'armée chrétienne se rassemblait. Mais l'obéissance envers son supérieur triompha des désirs guerriers de son coeur bouleversé.

Avec une impatience fiévreuse, il attendait des nouvelles de la croisade. Trois jours avant la Saint-Jean, les croisés s'ébranlèrent. La victoire s'attacha à leurs drapeaux. La forteresse de Malagon fut prise d'assaut. La ville de Galatrava, défendue par des murailles et des tours, tomba à la première attaque. Un prêtre portant un calice entre ses mains avait pénétré, disait-on, à la tête de l'armée dans cette place forte. Soixante flèches avaient traversé sa chasuble, pas une seule ne l'avait blessé. Les miracles accompagnaient l'armée chrétienne. Le 14 juillet, à Naves de Tolosa, eut lieu la bataille décisive. Aux premières lueurs du jour, les prêtres qui accompagnaient les troupes célébrèrent le saint sacrifice et donnèrent à toute l'armée le Pain des forts. Ensuite les étendards claquèrent dans le vent du matin. Les soldats se déployèrent contre un ennemi supérieur en nombre. À midi, l'issue du combat était encore incertaine. Les épées des chrétiens frappaient désespérément dans les rangs des infidèles, derrière la croix et l'image de la



Bienheureuse Vierge; mais les cimenterres des musulmans faisaient aussi une sanglante moisson.

Enfin l'aile droite des Maures prit la fuite. Poussant des cris d'allégresse, les croisés les poursuivirent, cependant la lutte épouvantable continua jusqu'à la tombée de la nuit, avant de devenir la complète victoire. Deux cent mille Arabes jonchaient le champ de bataille, mais les pertes chrétiennes étaient également très élevées. L'armée des croisés rentra triomphalement à Tolède, où le primat d'Espagne entonna le *Te Deum*.

Dans tous les pays chrétiens, les cloches sonnèrent pour cette victoire. Mais bientôt la joie fit place au deuil et, devant les catafalques tendus de noir, on chanta le *Requiem* pour les morts. Le chevalier Martino de Bullones était au nombre des tués.

La douleur de Fernando fut trop grande pour qu'il pût pleurer.

Le prieur chercha à le consoler.

« Tu n'as pas perdu ton père, mon enfant », lui dit-il. « La mort dans la guerre sainte équivaut au martyre. À présent, tu peux le prier comme un saint du ciel qui sera toujours près de toi, quand tu l'invoqueras. »

« Que n'ai-je pu sauver sa vie au prix de la mienne! » soupirait le novice désespéré. Puis il entra à la chapelle et se prosterna devant l'image de la Mère de Dieu, et Marie ne le laissa pas seul dans son chagrin.

Le palais des Bullones, sur la Grand-Place, devint désert. Fernando reçut l'autorisation d'aller voir sa soeur. Sur le conseil de son oncle, le chanoine, il décida de confier cette enfant de sept ans à la garde des chanoinesses du couvent Saint-Michel.

Après la mort de son père, rien ne retenait plus Fernando à Saint-Vincent. Mûri par son chagrin, le jeune homme ne pouvait plus écouter les bavardages de ses anciens amis. Il avait soif d'un calme plus grand et, avec la permission du prieur, il fut transféré, la même année encore, à la maison mère de l'ordre, au couvent de Santa-Cruz, à Coïmbre.

## *Table des matières*

Un coeur dans la tempête.....	2
La Croix et le croissant.....	11
L'héritage des Martyrs.....	16
Sous la tente des infidèles.....	24
La lumière sur le chandelier.....	31
Élève et maître.....	39
Les miracles de Rimini.....	45
Le Saint et les bandits.....	55
Où il est question de grenouilles, d'un voleur et de l'Alleluia oublié .....	63
L'arc-en-ciel sur Toulouse.....	70
Gardien et prédicateur de la pénitence.....	78
Facéties diaboliques.....	88
Sur un terrain brûlant.....	97
Voyages sans trêve.....	105
Dans l'ancre du lion.....	115
Défenseur de la pauvreté.....	120
La colombe et les faucons.....	127
Le miracle de Musone.....	135
La cellule dans le noyer.....	141
Laudate, Jubilate.....	146